Bruce Grant, *In the Soviet House of Culture. A Century of Perestroikas* | Lev Iakovlevich Shternberg, *The Social Organization of the Gilyak*

Princeton, Princeton University Press, 1995, XXI + 225 pages | Edited, foreword and afterword by Bruce Grant. Seattle, American Museum of Natural History, 1999, LVI + 336 pages

Roberte Hamayon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/6673>

DOI : 10.4000/lhomme.6673

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 470-473

ISBN : 2-7132-1386-X

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Roberte Hamayon, « Bruce Grant, *In the Soviet House of Culture. A Century of Perestroikas* | Lev Iakovlevich Shternberg, *The Social Organization of the Gilyak* », *L'Homme* [En ligne], 158-159 | avril-septembre 2001, mis en ligne le 25 mai 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/6673> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.6673>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Bruce Grant, *In the Soviet House of Culture. A Century of Perestroikas* | Lev Iakovlevich Shternberg, *The Social Organization of the Gilyak*

Princeton, Princeton University Press, 1995, XXI + 225 pages | Edited, foreword and afterword by Bruce Grant. Seattle, American Museum of Natural History, 1999, LVI + 336 pages

Roberte Hamayon

RÉFÉRENCE

Bruce Grant, *In the Soviet House of Culture. A Century of Perestroikas*, Princeton, Princeton University Press, 1995, XXI + 225 p., bibl., index, ill., cartes.

Lev Iakovlevich Shternberg, *The Social Organization of the Gilyak*. Edited, foreword and afterword by Bruce Grant. Seattle, American Museum of Natural History, 1999, LVI + 336 p., 32 fig., 2 cartes, ill., gloss., bibl. & index de Bruce Grant (« Anthropological Papers » 82)

- 1 VOICI, presque coup sur coup, grâce à l'anthropologue russisant Bruce Grant, deux ouvrages consacrés à une ethnie sibérienne de l'île de Sakhaline, peu nombreuse mais célèbre : elle a fait, sous le nom de Gilyak, une belle entrée dans la littérature anthropologique il y a un siècle, et retenu par la suite l'attention des plus grands spécialistes de la parenté.
- 2 L'organisation sociale des Gilyak avait en effet suscité la passion d'un jeune intellectuel russe, Lev Ja. Shternberg (1861-1927), exilé de 1890 à 1897 pour activisme pro-révolutionnaire dans cette île lointaine où se morfondait aussi Anton Tchekhov. Dès son premier article (1892), son ethnographie séduit Engels qui y trouve la preuve qu'il attendait de l'existence du « mariage de groupe » dans les sociétés vivant en état de

communisme primitif, et fait traduire le texte en allemand (1893). La rumeur traverse l'Atlantique. En 1905, Franz Boas commande à Shternberg une monographie sur les peuples de Sakhaline pour la série de la Jesup North Pacific Expedition lancée par l'American Museum of Natural History dans le but d'explorer l'origine des peuples amérindiens le long des rives russe et américaine du Pacifique nord. Mais de multiples péripéties (retards de Shternberg, révolution bolchevique, etc.) en avaient jusqu'alors empêché la mise au point et la parution. C'est le manuscrit conservé à l'AMNH qui fut abondamment consulté et utilisé (par Claude Lévi-Strauss, Rodney Needham, etc.). Grâce aux soins de Bruce Grant, cette monographie de Shternberg paraît aujourd'hui pour la première fois en anglais.

- 3 Le second ouvrage est le fruit des cinq enquêtes que Grant a menées cent ans plus tard (entre 1989 et 1992) chez ce même peuple, qui porte aujourd'hui le nom de Nivkh.
- 4 Bruce Grant a accompli sur le texte de Shternberg un remarquable travail d'édition et l'a accompagné d'un appareil critique minutieux et substantiel. Il retrace les étapes de son élaboration et de sa traduction puis en confronte les diverses versions (deux ont été publiées en russe à titre posthume en 1933 : *Giliaki, oroci, gol'dy, negidal'cy, ainy* à Khabarovsk, et *Sem'ja i rod u narodov severo-vostocnoj Azii* à Léninegrad). Il présente les personnalités qui ont contribué, à un titre ou à un autre, à sa mise au point. Il établit un glossaire et un index, retrouve des photographies prises par Shternberg. Enfin, dans un excellent avant-propos, Grant restitue tous les aspects du contexte : la vie d'exil de Shternberg, sa carrière rapide au Musée d'anthropologie et d'ethnographie de Saint-Pétersbourg à son retour, son activité dans le domaine des études juives, ainsi que – et c'est capital pour comprendre son œuvre et la célébrité dont elle a joui – les débats auxquels elle s'est trouvée mêlée dans les milieux anthropologiques internationaux.
- 5 Ce qui compte, dit Bruce Grant à juste titre (p. XXIII), ce n'est pas seulement ce que Shternberg a écrit, mais la façon dont son œuvre en est venue à signifier des choses si différentes pour tant de gens. Son livre se veut une défense de l'idée de *group marriage* telle que l'a développée Lewis H. Morgan : « Ce que Morgan fondait sur la spéculation, écrit Shternberg, se trouve pleinement réalisé chez les Gilyak ». L'idée de communisme primitif sera par la suite amplement discutée, y compris par Boas, et par Shternberg lui-même, qui estimera rétrospectivement que les choses n'étaient peut-être pas aussi régulières qu'il l'avait d'abord pensé. Sans doute Bruce Grant a-t-il raison de juger le débat à la fois obsolète et suffisamment connu. De fait, les chapitres qui systématisent le mariage avec la cousine croisée matrilatérale, marqués par un parti pris normatif, n'offrent guère d'intérêt aujourd'hui que pour l'histoire de l'anthropologie.
- 6 Pour le pouvoir soviétique à ses débuts, la glorification du communisme primitif – censé permettre de passer directement au socialisme sans passer par le féodalisme et le capitalisme – désignait ce peuple comme capable d'entrer d'emblée dans le modèle et d'offrir des supports à la nouvelle administration. Cependant, dans les années 30, certaines positions de Shternberg furent taxées de subjectivisme : au lieu de lutte des classes, il donnait à voir dans l'utilisation par les riches des services de leurs parents pauvres l'expression de la solidarité. On sait gré à Bruce Grant d'aborder la question de la réception de Shternberg dans le contexte soviétique. En complément, on peut lire l'hommage que lui rendit Vladimir Germanovitch Bogoras en 1928 (reproduit dans *Archaeology and Anthropology of Eurasia. A Journal of Translations* 1996-1997, pp. 17-42). Bogoras souligne le rôle fondateur qui fut celui de Shternberg au Musée de Saint-Pétersbourg, et il le considère comme le « père de l'ethnologie russe » (voir ses dix

commandements pp. 12-13 in *op. cit.*). La méthode qu'il préconisait (l'enquête de longue durée menée avec une pleine maîtrise de la langue) ne se retrouvera pourtant guère dans le style soviétique, qui prévaudra après-guerre, d'"expédition" estivale pluridisciplinaire sur le terrain.

- 7 L'apport de Shternberg apparaît dans cinq interviews présentées en postface, l'une du seul élève encore vivant de l'ethnographe, les quatre autres de femmes gilyak plutôt âgées auxquelles Bruce Grant avait auparavant communiqué le manuscrit (il n'avait pas trouvé d'hommes, la population masculine ayant été décimée). Ces femmes confirment certaines données, l'interdit d'adresse directe entre frère et sœur par exemple, mais infirment l'idée de l'hospitalité sexuelle, qui les choque (en raison de la prudence de l'éducation communiste ?). Bienvenues, ces interviews restent cependant trop sommaires pour constituer une véritable nouveauté anthropologique. Sans doute le siècle écoulé a-t-il bouleversé trop profondément les structures et les mentalités pour permettre de renouer des fils ; mais si la parenté est, comme l'écrit Grant à la fin de son avant-propos, un « a way of accessing other people's worlds, promising at once an objective force of reason and a hopeful insight into subjective lives » (pp. LV-LVI), que n'a-t-il mis lui-même ce moyen d'accès en œuvre ? Ne convenait-il pas, en outre, en abordant la réception de l'œuvre de Shternberg en URSS, d'en tirer parti pour mettre en lumière une particularité de l'ethnographie soviétique ? Shternberg, en effet, avait ouvert la voie vers la parenté et son caractère de système, mais ce domaine de recherche fut par la suite laissé de côté, sinon interdit.
- 8 À vrai dire, la parenté et l'organisation sociale ne sont pas ce qui intéresse Bruce Grant, comme il ressort de ses propres travaux. Dans sa postface au livre de Shternberg (pp. 184-197), il décrit la situation actuelle des Nivkh, résumant sa propre monographie, dont il nous faut maintenant parler. Au nombre de 5 000 en 1989 sur 700 000 habitants à Sakhaline, les Nivkh ont aussi quelques représentants dans le delta du fleuve Amour, de l'autre côté du redoutable détroit de Tartarie. Avant que Sakhaline ne devienne terre russe (1875), outre leur activité prospère de chasse et de pêche, ils commerçaient avec les Japonais et les Chinois, parlaient leurs langues, et tiraient bénéfice du caractère cosmopolite de leur île.
- 9 Le livre de Bruce Grant se veut une histoire culturelle de ce peuple malmené depuis le début de la colonisation russe. Il fut traqué comme païen sous les Tsars qui firent de sa terre un bagne, porté aux nues par les premiers bolcheviques, embrigadé par Staline, affranchi par Khrouchtchev, aussi ignoré que possible par Brejnev et potentiellement libéré par Gorbatchev, mais depuis il est désemparé. L'auteur entreprend une rétrospective historique en vue de montrer que le *xx^e* siècle ne fut qu'une succession de perestroïkas ayant consisté essentiellement à déplacer les natifs des lieux où ils résidaient et qui étaient bien sûr les plus favorables. Il s'attarde sur les aberrations de la politique soviétique qui alterne les directives contradictoires (se remémorer son langage et l'oublier), qui développe, en y regroupant des pêcheurs auparavant efficacement disséminés, les endroits les moins bien situés pour la pêche. Il est fasciné par le caractère « par définition expérimental » de l'URSS (p. 157), par la « loyauté manifestée [par la minorité nivkh] au système soviétique de plus en plus confronté à ses absurdités » (p. 159), par les contradictions d'une politique qui continue d'être préconisée longtemps après qu'elle a perdu sa « salience » (n. 15, p. 188). Son constat sur la situation actuelle des Nivkh rejoint dans ses grandes lignes celui fait chez d'autres minorités à la démographie également peu importante de l'ex-URSS :

l'économie est délabrée, la nature gâchée, la société désorganisée, la culture disparue ; les hommes manquent, morts, ivres ou dépassés, les activistes sont des femmes.

- 10 L'auteur s'est particulièrement attaché à enregistrer les réactions provoquées par le grand vent de la chute du régime communiste, puis le reflux des illusions. Il se focalise sur l'année 1990, où la désintégration de l'URSS conduit à mettre un voile sur tout le passé. Son livre, dit-il, aurait été différent s'il avait choisi 1989, année marquée par l'optimisme, ou 1991, année imprégnée de nihilisme. De ce fait, il y règne un ton d'actualité qui frôle le journalisme (« vous sentez-vous Européens ? » demande Bruce Grant aux Nivkh quand Gorbatchev avance son idée de Maison Commune Européenne où serait intégrée la Russie). Cela rend le propos vivant, mais vite limité. Les anecdotes sont attrayantes mais ne font pas des analyses. Les jugements de valeur abondent et le qualificatif « absurde » parsème le texte (pp. 20, 38, 47, 131, 144, etc.). Le dénigrement est général. C'est dommage, tant l'information est rare sur ce peuple du bout du monde. Et celle qu'apporte Bruce Grant est, malgré tout, fort précieuse.
-

AUTEURS

ROBERTE HAMAYON

EPHE, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Maison René Ginouvès, Nanterre